HAL
open science

Introduction : Pelures, passages, dissensions

Sarah de Vogüé

To cite this version:

Sarah de Vogüé. Introduction : Pelures, passages, dissensions. CORELA - COgnition, REprésentation, LAngage, 2020, Métalinguistiques. Frontières, passages, dissensions., HS-31, 10.4000/corela.11287 . hal-03109507

HAL Id: hal-03109507

https://hal.parisnanterre.fr/hal-03109507v1

Submitted on 13 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Introduction

Pelures, passages, dissensions

Sarah DE VOGÜÉ
Laboratoire Modyco – Université Paris Nanterre
devogue@parisnanterre.fr

Il n'y a pas de métalangage
J. Lacan (1971[1966]). La science et la vérité. In *Ecrits II*. Paris : Seuil

Or voici que ces « pelures » elles-mêmes subsistent en état de coexistence, comme termes possibles pour d'autres relations que celles qui les avaient rassemblées en un oignon.
J.-T. Desanti (1999). *Philosophie : un rêve de flambeur* (cité par A. Culioli (2018[2001]): 177)

Quand Lacan soutient qu'il n'y a pas de métalangage, c'est d'un métalangage extérieur, propre à recouvrir le langage et à en dire la vérité, celui des rêves logicistes, qu'il parle. Car pour ce qui est des métalangages intérieurs, utilisant les langues, hantant les discours, nourrissant les bégaiements, les redites, les explications et les certitudes du langage ordinaire, c'est plutôt pléthore. Ce sont ces métalangages intérieurs aux langues et aux discours qui nous occupent dans ce volume[1]. Culioli a proposé le terme d'activité épilinguistique pour désigner cette production foisonnante de gloses, reprises et descriptions linguistiques ordinaires, et il soutient qu'elles sont constitutives de l'activité énonciative elle-même : pas de parlure sans toutes ces « pelures qui subsistent en état de coexistence, comme termes possibles pour d'autres relations que celles qui les avaient rassemblées en un oignon. ».

La citation de Desanti indique déjà que ces métalangages sont non seulement pluriels, variés (et on peut les classer, ou du moins travailler à bien les différencier les uns des autres, ce à quoi le volume contribue), mais aussi ouverts, en suspens, au travail – « termes possibles pour d'autres relations ». Elle manifeste aussi un rapport privilégié du méta avec les effets de frontière. Les métalangages intérieurs sont aux frontières, par définition : frontières du langage avec ce dont il parle, ou à rebours frontières d'une pensée en train de se construire avec ce qui s'en manifeste verbalement au fil de la construction. Ces métalangages sont sans doute des frontières déjà par eux-mêmes : J. Authier-Revuz les place sous le signe de l'hétérogénéïté, des « non-coïncidences » qui affectent le dire (non-coïncidence « du discours à lui-même », non-coïncidence « entre les interlocuteurs », non-coïncidence « entre les mots et les choses », non-coïncidence « des mots à eux-mêmes ») (Authier-Revuz, à paraître).

Et souvent ces métalangages font fonction de passeurs, passeurs de savoir notamment : d'une langue à l'étranger qui l'apprend (Z. Nounta) ou la parle de l'extérieur (C. Rannoux) ; d'une expertise au non-expert (P. Janot) ; du vulgarisateur au savoir qu'il vulgarise (V. Delavigne) ; d'un corpus de notions grammaticales aux enfants qui doivent se les approprier (A. Masset-Martins) ; du scripteur à son lointain correspondant (C. Gomila) ; du discours de rassemblement identitaire aux communautés qu'il s'agit de rassembler (V. Neusius) ; du polémiqueur aux autres points de vue qu'il s'agit de circonscrire (A.-C. Husson) ; d'un mot

[1] Au cours du colloque dont ce volume est issu, des présentations portaient sur les métalangages de modélisation. Ils n'ont pas donné lieu à publication ici.

ou d'une phrase à ce qu'ils veulent dire (E. Khachaturyan, J.J. Franckel) et à ce que l'on pourrait vouloir dire par leur entremise (P. Modycom, E. Saunier) ; des mots et des discours à l'effet (une odeur, une sensation, un indicible) qu'ils tentent de dire (F. Dufour & F. Rinck, S. Bikialo).

Les différents articles du volume s'intéressent tous à un titre ou un autre à ces effets de frontière qui font l'ordinaire de l'activité « épilinguistique ». On y trouve rassemblées des formes de métalangage particulièrement diversifiées. L'objet du volume est de prendre la mesure de ce que peuvent être les usages ordinaires ou moins ordinaires de ces formes variées de ce que nous appelons ici des métalangages intérieurs.

On y trouvera aussi des approches assez nettement différenciées de ce que recouvre cette notion de métalangage, même réduite à ses usages les plus ordinaires, et à ce qui peut être mis au compte de la notion d'épilinguistique. Cette variété des approches est aussi ce qui fait l'intérêt du volume. Elle s'appuie sur quatre pôles théoriques, celui de la mouvance Rey-Debove organisant le méta autour des problèmes de description du langage par le langage ; celui de la mouvance Authier-Revuz l'organisant autour de l'énonciation et de sa représentation en discours ; celui des linguistiques populaires organisant le méta autour du rapport que les sujets peuvent avoir avec le langage ; celui de la mouvance culiolienne le situant au cœur du travail d'ajustement dont procède l'énonciation.

Elle met en évidence une diversité formelle des manifestations en discours du métalinguistique, depuis les classiques « comme dit X » et « on ne dit pas », jusqu'à de simples effets sans marquage que souligne C. Rannoux (quand c'est le travail du dire qui se montre, mais qu'aucune formulation ne vient le dire), en passant par des contours prosodiques spécifiés, des mots du discours, des mots du dire variés, des marqueurs énonciatifs de toute nature, non spécialisés dans le méta, mais qui s'y déploient, et encore des énoncés entiers, des textes et des discours entiers, et plus particulièrement des genres de discours constitutivement méta.

Une diversité aussi des modalités de ces manifestations, entre une activité métalinguistique qui se « montre » selon les termes d'Authier-Revuz, ou dont on voit seulement les effets, quand elle ne vient pas se déployer dans toute forme d'énonciation. Et donc une diversité dans les limites données au fait méta lui-même, plus ou moins circonscrit, plus ou moins co-extensif à l'exercice du langage, que ce soit au titre de l'hétérogénéité constitutive des discours et des sujets dont parle Authier-Revuz, ou au titre du travail énonciatif dont parle Culioli.

À cette diversité s'associe bien sûr une diversité des objets sur lesquels le méta peut porter : langue, langage, discours, discours de l'autre, discours en train de se faire, mais aussi formulation en cours d'élaboration, et au final objet à dire lui-même via le travail de formulation auquel il donne lieu. C'est cette diversité qui explique que le concept se réduise à son préfixe, pour mieux laisser libre cours à la variation entre métalangage, métalangue, méta discours, métaénonciation, etc.

S'y associe aussi une diversité des acteurs sujets à de la production de méta : rédacteur épistolaire, apprenant, puriste, vulgarisateur, passeur, scientifique, expert, apprenant, étranger, littérateur si l'on en croit S. Bikialo, locuteur tout-venant simplement occupé à dire si l'on en croit P.-Y. Modicom, E. Saunier, J.-J. Franckel ou E. Kachaturyan.

S’y associe enfin une variété des occasions : dire l’indicible, dépasser malentendus et incompréhensions, construire polémiques et incompréhensions, dire l’incompréhensible, dire le dire de l’autre, dire son dire, dire la difficulté de dire, apprendre une langue, échanger des expériences.

Derrière l’ensemble de ces variations, il y en a cependant une autre, particulièrement manifeste dans ce numéro, celle des fonctions du métalinguistique : jugement, analyse, retour, description, explicitation, commentaire, monstration, formulation, ajustement… au point que l’on n’est plus certain au bout du compte que tous les travaux sur le méta parlent de la même chose.

Car il faut aussi compter avec des dissensions sans doute assez fortes, et les pôles théoriques que l’on a rappelés ne sont pas tous si conciliants qu’ils peuvent le sembler. Des dissensions relatives au méta, mais d’abord relatives à ce que peut être le langage lui-même et à ce qui le structure. Le langage et le discours sont-ils des savoirs, qu’il faudrait s’approprier, partager, acquérir ? sont-ils des normes, qu’il faudrait intégrer, penser, évaluer, critiquer ? sont-ils surtout des moyens d’interaction ? relèvent-ils d’une activité de pensée, dont l’objet est sans doute de dire le monde, mais non pas tant de le recouvrir, que de le penser, de construire de la pensée ? Selon ce qu’est le langage, le méta est plus ou moins cantonné à des formes ou à des genres de discours, plus ou moins inscrit dans des pratiques discursives particulières, plus ou moins dépendant de l’acteur qui l’utilise, plus ou moins inscrit dans l’activité de langage elle-même.

Symptôme de ces dissensions, les malentendus dont celui particulièrement sensible sur la notion d’épilinguistique introduite par Culioli. Rapportée par Culioli à une activité non consciente (« notre activité mentale dont nous n’avons pas conscience » Culioli (2018[2002b]: 190), certains y ont vu la trace de l’inconscient freudien, celui qui nous détermine et parle à travers nous, d’autres la marque de la non-scientificité (la science étant entendue comme une entreprise de prise de conscience de ce qui dans le langage s’opère), d’autres l’emprise de jugements de valeurs sur la langue (le jugement de valeurs étant sans doute sinon inconscient du moins potentiellement lié à l’affect et à ce titre éloigné de la science). On sait pourtant qu’elle se manifeste selon Culioli par des gloses, où le dire se trouve explicité : de telles gloses n’ont rien d’inconscient. Chez Culioli, l’épilinguistique correspond au travail du dire en train de se faire, et s’il se trouve souvent pour l’essentiel non conscient malgré les gloses qui l’explicitent c’est parce que jamais une glose ne suffit à en faire le tour. L’épilinguistique est la complexité des infinis étagements de mises en relations au travers desquels les énoncés s’élaborent (« quelque chose qui a plusieurs dimensions et qui en plus est déformable » (2018[2013]: 238) ; « activité complexe, articulant des domaines hétérogènes en un système ouvert » Culioli 2018[2001]: 175), et cette complexité mouvante, qui émerge dans les gloses, ne s’y réduit jamais, constituant ce que Culioli appelle parfois « la rationalité silencieuse » (Culioli 2018[2015]: 34), mais aussi le nouvel inconscient en référence à L. Naccache et aux relations qui se font constamment dans le cerveau. L’épilinguistique est le langage en action, celui que décrivent P.-Y. Modicom, J.-J. Franckel, ou S. Bikialo notamment, fait de tâtonnement et d’infinis complexifications.

Symptôme de ces dissensions aussi, la façon dont sont considérés les locuteurs dans leur rapport au langage : placés du côté de l’ignorance par ceux qui leur opposent la scientificité du savoir métalinguistique, du côté d’un savoir antagoniste mais fortement idéologisé par les spécialistes des linguistiques folk, du côté de la nécessité vitale d’asseoir une parole propre sur fond d’extériorité foncière du langage (Authier-Revuz, à paraître), du côté du savoir, ou

en tous les cas d'un savoir-faire, par l'école culiolienne qui s'émerveille[2] de l'habileté et du sens de l'abstraction des locuteurs, qui en savent bien plus que ce que les linguistes peuvent élaborer[3].

Symptôme enfin, la prolifération des termes, au point de distinguer, par exemple, le métalangagier du métalinguistique parce que le métalinguistique mobiliserait de la métalangue. À la clé, la démultiplication des niveaux, qui est ce que le préfixe « méta- » quant à lui veut réduire, en réduisant à une stratification à deux étages (le dessus et le dessous) ce qui relève plutôt si l'on en croit Culioli, de l'étagement indéfini : cette réduction a pour effet qu'il faille la redoubler indéfiniment pour arriver à capter très partiellement les dénivelés indéfinis de cet étagement. Beaucoup de méta pour arriver à un peu d'épi.

Demeure qu'au travers de ces métas proliférants et hétérogènes, on arrive à toucher un peu ce qui se joue dans le dire en train de se construire. D'abord l'indicible sous toutes les formes qu'il prend ici, indicible de l'odeur, indicible de la guerre, indicible de la maladie, indicible des crises, indicible de l'exil. Ensuite cette « incompréhension mutuelle » (Maingueneau 1983) qui fait le cœur de l'article d'A.-C. Husson : une forme d'hétérogénéité, mais plus radicale que celle qui sépare le dire du monde, qui est entre les sujets (voir la « coexistence dans le dissensus » dont parle R. Amossy (2011, citée par Husson)). Et puis l'opacité du langage lui-même, qui dit ce qu'il veut, surtout pas ce que l'on voudrait dire avec, et souvent pas grand chose. Entre tous ces murs de silence, dans le bourdonnement de l'épi-, le méta- et ses stratifications travaillent, parfois lourdement, à faire illusion, à donner du sens, ou au moins à le faire circuler.

Authier-Revuz J. (1982). « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours ». *DRLAV. Revue de Linguistique* 26. 91- 151.
Authier-Revuz J. (1995(2012)). *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Limoges : Lambert Lucas. Paris : Larousse.
Authier-Revuz J. (2004). « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène ». In Lopez Muñoz J. M., Marnette S. & Rosier L. (eds). *Le discours rapporté dans tous ses états*. Paris : L'Harmattan.
Authier-Revuz J. (à paraître). *La représentation du discours autre. Principes pour une description.*
Culioli A. (2018[2001]). *J'allais me laisser faire, peut-être !* In *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours ». Paris : Lambert-Lucas. 165-178.
Culioli A. (2018[2002a]). JE VEUX ! Réflexions sur la force assertive. In *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours ». Paris : Lambert-Lucas. 117-126.
Culioli A. (2018[2002b]). *Nous partîmes, qui à droite, qui à gauche.* In *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours ». Paris : Lambert-Lucas. 179-210.
Culioli A. (2018[2008]). Nouvelles variations sur la linguistique. In *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours ». Paris : Lambert-Lucas. 39-60.

[2] « C'est extraordinaire de voir que ce « Je sais bien », c'est comme si vous disiez : « Tu m'as dit telle chose. Eh bien moi de mon côté, je dis que je ne peux pas être en désaccord avec toi, mais… » Voilà tout ce qui vous est dit par cela. » (Culioli 2018[2008]: 50)

[3] « Le travail métalinguistique n'épuisera pas l'activité épilinguistique (...) car le langage ne se réduit pas à un système fini, fixe et mécanique » (Culioli 2018[2001]: 177) ; « l'épilinguistique , qui nous échappe et toujours déborde nos constructions métalinguistiques » (Culioli 2018[2002a]: 126).

Culioli A., Ducard D. (2018[2013]). Un témoin étonné du langage. In *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours ». Paris : Lambert-Lucas. 211-255.
Culioli A. (2018[2015]). Variations sur la rationalité. In *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 4, « Tours et détours ». Paris : Lambert-Lucas. 27-38.
Maingueneau D. (1983). *Sémantique de la polémique. Discours religieux et ruptures idéologiques au XVII*e *siècle*. Lausanne : L'Age d'Homme.
Paveau M.-A. (2008). Les non-linguistes font-ils de la linguistique ? Une approche anti-éliminativiste des théories folk. *Pratiques*. 93-109.
Rey-Debove J. (1978). *Le Métalangage. Étude linguistique du discours sur le langage*. Paris : Le Robert.